

obéi à l'instinct du respect de soi; parce qu'il avait eu l'amour-propre de ne pas être un bon à rien.

Tout jeune, après quelques années passées à la "petite école", il s'était mis à aider le père qui avait pris une terre en bois debout dans la paroisse qui était de fondation récente. Il avait ramassé du petit bois dans les labours de terre neuve; il avait clôturé le champ avec des harts rouges; il avait "touché" les boeufs du labour... La gloriole d'aider au père à ses rudes travaux!...

La barbe a poussé. Et, alors, il avait dû faucher à la javelle, couper les grains à la petite faucille; tracer des sillons, les mancherons solides aux poignets et les "cordeaux" dans le cou, prenant bien soin de l'"endos" des "planches" à aligner.

Et puis, la terre agrandie, défrichée en grande partie, il s'était marié avec une bonne fille du pays, le teint rouge et les bras hardis. Elle n'avait rien, ni lui non plus; non! ils possédaient beaucoup: jeunesse, courage, amour de la terre, envie de vivre, et pas peur du travail. Oui, c'était beaucoup, tout ça... Et ç'avait été, pendant plusieurs années, l'histoire obscure du bon petit ménage de campagne; un enfant... deux... trois... ah! diable!... Un garçon — le père d'aujourd'hui — une fille mariée dans une autre paroisse; un autre fils, mort... Le père meurt aussi, à son tour, un vilain soir d'automne. Et c'est lui qui devient le chef du royaume. Encore un enfant, puis un autre, puis un cinquième: deux autres garçons établis dans une paroisse de colonisation voisine. Puis, des hauts, des bas... de la maladie souvent... La mère se fait vieille, et meurt aussi, allant rejoindre son vieux. Bon! encore un enterrement à l'église. Des années, mauvaise récolte; on manque de bras quelquefois. Mais les voisins viennent en corvée. On est sauvé. Le "plus vieux" a grandi et il passe, sur le domaine, par où lui-même a passé: petit bois des terres neuves, labour, clôtures de harts rouges, fauchage, coupage, mais cette fois, aux instruments mécaniques. Ah! ça, est-ce qu'on est riche? Non, mais on vit bien. La terre est maintenant toute faite; elle reluit au soleil et fait plaisir à voir. Les enfants sont établis ailleurs; le plus vieux a épousé, lui aussi, une fille de la paroisse et ils ont un garçon et une fille. La vieille vit encore mais elle penche, penche... Lui, il est vieux comme le chemin, fatigué, usé.

Et il a fini par mourir, voilà deux ans; mort à la peine. Et c'est lui qui dort dessous ce tertre broussailleux. Et, cet après-midi de la Toussaint, à la maison, on a pensé que sa vie vallait bien la peine qu'on aille, en famille, au cimetière, dire un bout de prière juste à l'endroit où se repose enfin celui qui, voilà quatre-vingts ans, — au moins, — ramassait, pour l'ancêtre, du petit bois dans les labours de terre neuve.

Et la vieille, et le père, l'ancien "plus vieux" et la mère, la bonne brue d'autrefois, avec le grand garçon et la fillette éveillée, qui traie déjà les vaches, tous les cinq agenouillés sur le rude coussin de "ferdoches" de la tombe rustique prient pour celui qui a fait la terre...

* * * *

Ah! voyez-vous, comme il est persistant, et actif, et puissant, ce culte du souvenir des disparus, même

dans l'âme de ceux que l'on croit les plus insensibles. Lorsque tout s'est écroulé dans la vie, que l'on a reconnu l'instabilité des choses, la persistance des déceptions, l'illusion de soi-même; lorsque l'on sent la tâche près de finir et que l'on se dit: "voilà la nuit qui vient, allons dormir", l'on aime à se retourner et à compter, un à un, les cadavres qui jalonnent la route parcourue. Et l'on se sent moins seul. Tous les morts que l'on a aimés nous environnent et chantent avec nous la litanie du Souvenir. Alors sous la puissance de ce dernier, il semble que ceux qui ne sont plus meurent une seconde fois; et c'est ce qui fait si triste le souvenir des morts. Une tombe que l'on visite ouvre toutes celles que l'on a fermées et l'on vit, semble-t-il, dans le coin où ces êtres chers ont vécu; dont on sent la présence et dont on entend la voix...

Et la maison, la vieille maison, ou la terre, la bonne terre toute faite, et que l'on doit aux vieux qui sont partis, aussi courbés que les croix dodelinantes qui marquent, aujourd'hui, leur tombe, à mesure que se perpétue la permanente délivrance qui enlève l'homme à la terre, se peuple, comme un cimetière, de ces êtres avec lesquels nous nous entretenons aux heures de la tristesse du jour des morts. Les maisons décrépitent, les vieilles terres deviennent comme des nécropoles où les morts se pressent et où, pourtant, il y a, semble-t-il, toujours de la place. Le souvenir est hospitalier et ne repousse personne. Il n'y a pas, dans nos vieilles maisons, de fosse commune, non plus que dans nos cimetières; chaque mort a sa place particulière et, à certaines heures, ils sortent, ces morts aimés; ils secouent leur linceul et nous parlent. Leurs allées et venues, leurs paroles forment le Souvenir; et c'est ce qui fait l'âme de la maison; l'âme de la terre...

CONSEIL

Poète, afin qu'un jour la gloire poétique
Auréole ton front d'un nimbe sympathique;
Afin qu'en te lisant tes descendants pieux
Aient la lumière au coeur et les pleurs dans les yeux;
Afin que tu sois grand, va, d'une lèvres émue,
Boire la vie à flots dans la plaine, remue
Chaque motte de terre où fume un peu de sang.
Baigne ton âme au cours du grand fleuve puissant
Qui passe en emportant les barques et les heures;
Que les croix des chemins, que les vieilles demeures
De l'île d'Orléans et les forts de Québec
Parlent plus à ton coeur que le Panthéon grec
Ou le rêve du cheik endormi sous sa tente;
Scrute dans ses replis, par delà cette pente
Où l'avoine est dorée, où les blés sont très hauts,
Le vieux côteau courbé qui retient ses échos
Et que les vents du nord pétrissent en légendes.
Et, plein de ces récits qui t'ouvrent toutes grandes
Les pages de l'histoire illustre de chez nous,
Cette histoire qu'on aime et qu'on baise à genoux,
Sois, avec ton esprit pensif et solitaire,
Dix ans à contempler le même coin de terre.

Michel VILLIERS.